



HAL
open science

La “ Découverte ” : histoire d’une invention sémantique (premiers éléments)

Romain Descendre

► **To cite this version:**

Romain Descendre. La “ Découverte ” : histoire d’une invention sémantique (premiers éléments). Descendre, Romain; Fournel, Jean-Louis. Langages, politique, histoire: avec Jean-Claude Zancarini, ENS Éditions, pp.399-412, 2015, Hors collection, 10.4000/books.enseditons.5348 . halshs-01247578

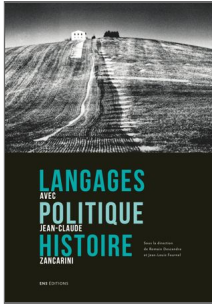
HAL Id: halshs-01247578

<https://shs.hal.science/halshs-01247578>

Submitted on 12 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Romain Descendre et Jean-Louis Fournel (dir.)

Langages, politique, histoire. Avec Jean-Claude Zancarini

ENS Éditions

La « Découverte » : histoire d'une invention sémantique (premiers éléments)

Romain Descendre

Éditeur : ENS Éditions
Lieu d'édition : Lyon
Année d'édition : 2015
Date de mise en ligne : 19 novembre 2015
Collection : Hors collection

Édition imprimée
Date de publication : 24 novembre 2015

Ce document vous est offert par
Bibliothèque Diderot de Lyon



<http://books.openedition.org>



Référence électronique

DESCENDRE, Romain. *La « Découverte » : histoire d'une invention sémantique (premiers éléments)* In : *Langages, politique, histoire. Avec Jean-Claude Zancarini* [en ligne]. Lyon : ENS Éditions, 2015 (généré le 10 janvier 2017). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/enseditions/5348>>. ISBN : 9782847887501. DOI : 10.4000/books.enseditions.5348.

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

La « Découverte » : histoire d'une invention sémantique (premiers éléments)*

La plus récente historiographie des débuts de l'Âge moderne a procédé à une remise en cause radicale de la notion traditionnelle des « Découvertes » – ou « Grandes Découvertes » –, ce chrononyme¹ qui a longtemps servi à désigner la période d'explorations et de conquêtes de larges territoires extra-européens, ouverte par les monarchies ibériques au xv^e siècle. Sous l'effet des études postcoloniales, la *world history* et l'« histoire connectée » se sont efforcées d'apporter une vision plus juste, parce que moins euroéo-centrée, de cette séquence importante : l'Europe cesse d'être le seul *sujet* d'un processus d'expansion dont le récit a longtemps réduit le reste du monde au seul statut d'*objet*. Si l'on en croit l'auteur d'un ouvrage récent, « plus personne ne croit à la comptine lénifiante de “Grandes Découvertes” menées sans concours asiatiques ou amérindiens par des visionnaires solitaires »².

* Ce travail est né au Brésil, dans le cadre de la « Chaire française à São Paulo » dont j'ai été titulaire en 2014. Je le dédie à Jean-Claude Zancarini, qui m'a tant fait *découvrir*.

1 Pour cette notion, voir le dossier *Chrononymes. La politisation du temps* dans la revue *Mots. Les langages du politique*, 87, 2008, <http://mots.revues.org/11532>.

2 R. Bertrand, *L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident (xvi^e-xvii^e siècles)*, Paris, Seuil, 2011, p. 13. Parmi d'autres titres, citons notamment S. Subrahmanyam, *Vasco de Gama. Légende et tribulations du vice-roi des Indes*, Paris, Alma, 2012 (édition originale 1997); D. Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009 (édition originale 2000); S. Gruzinski, *Les Quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, La Martinière, 2004; S. Subrahmanyam, *Explorations in Connected History*, 2 vol., Oxford, Oxford University Press, 2005; P. Boucheron éd., *Histoire du monde au xv^e siècle*, Paris, Fayard, 2009.

L'un des historiens qui ont contribué à modifier notre regard sur l'histoire du monde du premier Âge moderne, Sanjay Subrahmanyam, a ainsi montré – dans le sillage des travaux de Jean Aubin et de Luís Filipe F. R. Thomaz notamment³ – comment l'arrivée des Portugais dans l'océan Indien n'a fait qu'ajouter une puissance commerciale et militaire supplémentaire dans une région où, depuis fort longtemps, s'étaient constituées des routes sillonnées par diverses populations. Une telle perspective met à mal l'idée même de *découverte* dont les Européens se sont servis pour affirmer leur précellence moderne. *Pour en finir avec les Grandes Découvertes* : tel est le sous-titre éloquent que S. Subrahmanyam et Claude Markovits ont donné à un article de synthèse dont le titre principal est constitué par la triade plus neutre *navigation, exploration, colonisation*⁴. Une telle injonction conduit à rappeler que cette notion a été imposée au XIX^e siècle par les historiens contemporains d'une nouvelle ère coloniale, pour nommer la première phase des conquêtes et colonisations européennes outre-mer. Il est vrai qu'elle était doublement avantageuse : elle permettait de mettre en valeur l'action des colonisateurs tout en voilant par un euphémisme les aspects les plus délétères de leurs conquêtes.

Un fait, pourtant, demeure frappant : en dépit de ce soupçon aujourd'hui porté à bon droit sur une catégorie tour à tour utilisée pour justifier les colonisations, masquer le fait politico-militaire des conquêtes et asseoir cet ethnocentrisme qui a longtemps biaisé une histoire du monde écrite par ses « vainqueurs », ni le sens même du mot *découverte* ni ses usages par les premiers acteurs concernés ne sont interrogés.

Ce n'a pas toujours été le cas. Entre les années quarante et soixante, c'est notamment à partir d'une attention nouvelle au sens que les mots avaient dans leurs propres contextes d'apparition que des modérations significatives ont pu être apportées aux controverses parfois violentes et souvent stériles qui ont si longtemps opposé les historiens du XIX^e et du XX^e siècle des deux côtés de l'Atlantique au sujet de la paternité de la « Découverte de l'Amérique ». Ainsi, des positions aussi tranchées que celles de Henry Vignaud, Roberto Levillier ou Edmundo O'Gormann ont pu être renvoyées dos à dos par des textes de Marcel Bataillon ou Wilcomb E. Washburn portant sur l'« idée » ou la « signification » de la *découverte*. Des travaux qui ont mis au jour les faux problèmes dus essentiellement au fait que les historiens, disait Washburn, « ont essayé de résoudre un problème sans savoir préalablement

3 Voir les travaux de J. Aubin recueillis dans les trois volumes *Le Latin et l'Astrolabe. Recherches sur le Portugal de la Renaissance, son expansion en Asie et les relations internationales* (I et II, Lisbonne-Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, 1996 et 2002) et *Le Latin et l'Astrolabe. Études inédites sur le règne de D. Manuel (1495-1521)* (III, même éditeur, 2006), ainsi que ceux de L. F. F. R. Thomaz rassemblés dans *De Ceuta a Timor*, Algés, Difel, 1994.

4 C. Markovits et S. Subrahmanyam, « Navigation, exploration, colonisation. Pour en finir avec les Grandes Découvertes », dans P. Boucheron éd., *Histoire du monde au XV^e siècle*, ouvr. cité, p. 603-618.

de quoi ils parlaient», c'est-à-dire quel était le sens précis de ces *mots de la découverte* qu'ils ne cessaient d'employer⁵.

À l'inverse, bien qu'ils remettent en cause la pertinence historiographique de l'idée de « découverte », les historiens semblent aujourd'hui tenir sa signification pour acquise et soulignent à l'occasion que son emploi n'a rien d'anachronique⁶. Ainsi, le défaut de la *découverte* ne résiderait pas tant dans la catégorie elle-même que dans l'usage qui en a longtemps été fait. Ce n'est pas sa signification qui poserait problème mais son institution en concept et récit historiographique édifiant. Je tiens pour ma part que si nous voulons comprendre quels ont été les chemins et les escamotages qui ont conduit à l'ériger en un universel historiographique, c'est bien la catégorie elle-même, ses acceptions et ses emplois dans les discours des acteurs qu'il nous faut interroger.

Plutôt que de simplement rejeter une catégorie historiographique restée si longtemps dominante, il nous faut faire retour à son origine pour comprendre deux aspects de son histoire. En premier lieu, quels étaient les usages et les significations du mot en question dans les sources d'époque ? Ensuite, à partir de quand et à la faveur de quels processus ce mot a-t-il pu acquérir la signification que nous continuons à lui accorder aujourd'hui, une signification dont reste généralement indissocié le chrononyme (*Grandes Découvertes*) ? Un tel effort implique cependant de porter sur les textes un œil philologique attentif. Aucune révision ne peut faire fi de la question – pour le dire avec les mots anciens de Marcel Bataillon – « de savoir quel *sens* avait un événement pour les hommes qui l'ont vécu, quel *sens* peut-être différent il a pris pour les hommes des époques suivantes »⁷ ; cela est d'autant plus vrai aujourd'hui que l'histoire dite « connectée » ou « à parts égales » repose sur la comparaison et la connexion non pas tant des faits que du sens qu'ils ont pu acquérir pour les uns ou pour les autres. Mais aujourd'hui encore, une telle

- 5 W.E. Washburn, « The meaning of "discovery" in the fifteenth and sixteenth centuries », *The American Historical Review*, 68, 1, 1962, p. 1-21 (p. 11). L'article de M. Bataillon, « L'idée de la découverte de l'Amérique chez les Espagnols du XVI^e siècle (d'après un livre récent) », *Bulletin Hispanique*, 55, 1, 1953, p. 23-55, discute le livre d'E. O'Gormann, *La idea del descubrimiento de América. Historia de esa interpretación y crítica de sus fundamentos*, Mexico, Centro de estudios filosóficos, 1951, et se poursuit dans M. Bataillon et E. O'Gormann, *Dos concepciones de la tarea histórica con motivo de La idea del descubrimiento de América*, Mexico, Centro de estudios filosóficos, 1955. Voir par ailleurs H. Vignaud, *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb*, Paris, Welter, 1911 et R. Levillier, *América la bien llamada*, 2 vol., Buenos Aires, G. Kraft, 1948.
- 6 P. Boucheron rappelle à juste titre que « le terme de *descubrimiento* apparaît déjà sous la plume de Christophe Colomb » et juge que « l'idée de "découverte" n'est en rien un anachronisme » : P. Boucheron, « Qui a inventé les Grandes Découvertes ? », *L'Histoire*, 355, dossier *Les Grandes Découvertes*, juillet 2010, p. 8.
- 7 M. Bataillon, art. cité, p. 23.

perspective implique nécessairement d'« interpréter les textes en bon philologue⁸ ». On verra que si la *découverte* ici visée concerne essentiellement les explorations et navigations ibériques des xv^e et xvi^e siècles, l'approche que nous proposons peut aussi conduire, au-delà de ces dernières, à une généalogie de l'*idée de découverte*, devenue paradigmatique pour penser la connaissance, la recherche et le progrès scientifique à l'époque moderne.

Un projet en plusieurs volets, donc, dont je n'aborderai ici que le premier : la sémantique de la découverte dans les récits de ses premiers acteurs. Relativement au second – l'identification et l'interprétation des sources, contextes et processus de constitution du sens moderne de la *découverte* –, je ne me livrerai qu'à des hypothèses que j'essaierai de vérifier dans une étude ultérieure. À l'écart de la vulgate des « Grandes Découvertes » – mais aussi peut-être à l'écart du contre-récit qui délégitime d'autant plus facilement cette dernière qu'il n'interroge guère plus qu'elle le mot *découverte* –, une meilleure compréhension de ce qu'ont pu signifier ces événements peut être apportée, ainsi qu'une réflexion plus nuancée sur les catégories auxquelles ils ont donné lieu, dès lors que l'on rend compte de ce fait sémantique trop souvent ignoré : ce n'est pas dans le sens aujourd'hui commun de *découverte* que le mot était employé par les premiers acteurs concernés, les explorateurs et ceux qui les envoyaient au large.

1. Commençons par l'une des sources les plus célèbres de l'histoire des navigations portugaises, le *Journal de voyage de Vasco de Gama*⁹, texte anonyme rédigé par l'un des membres de la première flotte qui réussit à rejoindre l'Inde en contournant l'Afrique.

Au nom de Dieu, Amen. En l'an 1497, le roi Dom Manuel, premier du nom au Portugal, a envoyé quatre navires pour découvrir [*mandou... a descobrir*], qui allaient à la recherche des épices ; de ces navires Vasco de Gama était le capitaine-major [...].¹⁰

L'auteur a recours à un emploi intransitif frappant du verbe *descobrir*. En raison d'un tel emploi, il a été dit de ce premier paragraphe qu'il était « alambiqué », « chaotique » et « énigmatique »¹¹. Pourtant, bien qu'aujourd'hui désuet, cet emploi intransitif est fréquent dans les sources. Il convient d'en interroger les ressorts en le confrontant à d'autres textes d'époque.

8 *Ibid.*, p. 36.

9 Mis au jour en 1834, le texte a été édité pour la première fois en 1838. Pour l'histoire de son édition, voir S. Subrahmanyam, *Vasco de Gama*, ouvr. cité, p. 111-114.

10 « Em nome de Deus, Amén. Na era de 1497 mandou el-rei D. Manuel, o primerio deste nome em Portugal, a descobrir, quatro navios, os quais iam em busca da especiaria, dos quas navios ia por capitão-mor Vasco da Gama, e dos outros : dum deles Paulo da Gama, seu irmão, e do outro Nicolau Coelho. » *Diário da viagem de Vasco da Gama*, A. Baião, A. de Magalhães Basto, D. Peres éd., Porto, Livraria Civilização, 1945.

11 S. Subrahmanyam, *Vasco de Gama*, ouvr. cité, p. 115.

On retrouve exactement la même expression, *mandar a descobrir*, sous la plume du roi Dom Manuel lui-même, dans la lettre qu'il écrit le 12 juillet 1499 aux Rois Catholiques pour leur annoncer la nouvelle : « Comme le savent Vos Altesses nous avions envoyé Vasco de Gama, gentilhomme de notre maison, pour découvrir »¹². *Descobrir*, entendu de façon absolue, est la mission confiée au navigateur par ordre du roi (*tínhamos mandado*). D'autres sources confirment que cet usage était également fréquent chez les navigateurs castillans et italiens. Ainsi, Amerigo Vespucci, dans sa première lettre manuscrite (28 juillet 1500), au retour du voyage qui le porte une première fois sur les côtes septentrionales de l'Amérique du Sud, pour le compte des souverains espagnols, écrit ceci à son maître Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici :

Votre Magnificence aura appris que par commission reçue de Son Altesse le roi d'Espagne, je suis parti avec deux caravelles, le 18 mai 1499, pour aller découvrir, du côté de l'occident, sur la voie de la mer océane.¹³

Cet usage intransitif n'est pas exclusif : un emploi transitif apparaît quelques feuillets plus loin¹⁴. Mais il n'a rien d'isolé et revient fréquemment¹⁵, notamment dans les lettres écrites au retour du voyage que Vespucci fait cette fois pour le compte du Portugal, en 1501-1502, afin de reconnaître les côtes de la « Terra da Vera-Cruz », le littoral brésilien ainsi nommé par Pedro Álvares Cabral qui y avait accosté un an auparavant. *Découvrir* est une activité suffisant à définir et justifier un certain type de navigation :

- 12 « Sabeem vossas altezas como tínhamos mandado a descobrir vasquo dagama fidallguo de nosa casa, e com elle paullo dagama ssuo irmão com quatro navios pello oçeano. » *Carta original del rey D. Manuel de Portugal á los Reyes Católicos participándoles el descubrimiento de las Indias orientales por Vasco de Gama*, Biblioteca de la Real Academia de la Historia, colección de Salazar A 10, fol. 15r.-v., dans *Alguns documentos do Archivo nacional da Torre do Tombo acerca das navegações e conquistas portuguesas publicados por ordem do Governo da Sua Majestade Fidelissima ao celebrar-se a comemoração quadricentaria do descobrimento da America*, Lisbonne, 1892, p. 95-96.
- 13 « Arà inteso, Vostra Magnificenza, come per comeseione della Alteza di questo re di Spagna mi parti' con duo carovelle a dì 18 di maggio 1499 per andare a discoprire alle parte de l'occidente per via del mare Oceano. » Je cite le texte manuscrit des miscellanées de Piero Vaglienti, la mine d'informations la plus riche sur les *découvertes* en temps réel produites par les Florentins présents dans la péninsule ibérique. *Iddio ci dia buon viaggio e guadagno: Firenze, Biblioteca Riccardiana, ms. 1910 (Codice Vaglienti)*, édition critique de L. Formisano, Florence, Polistampa, 2006, p. 106 (f. 41ra-41rb). Dorénavant cité *Codice Vaglienti* suivi des numéros de feuillets et de pages.
- 14 « E stemo in questo viaggio 13 mesi, corendo grandissimi pericoli e discoprendo infinitissima tera de l'Asia e gran copia d'isole », *Codice Vaglienti*, f. 46rb (p. 113).
- 15 Ainsi, toujours dans la même lettre : « Qui m'armano questi re 3 navili perché nuovamente vada a discoprire, e credo che saranno presto a ½ setembre », *ibid.*, f. 46vb (p. 114).

Parce que nous partîmes afin de découvrir [*i.nome di discoprire*], que telle était notre mission en quittant Lisbonne, et non d'aller en quête de quelque profit, nous ne nous préoccupâmes pas d'aller en quête de la terre ni de quelque profit.¹⁶

Là encore *discoprire*, utilisé absolument, a une dimension officielle, correspondant au mandat dont le souverain charge le pilote Vespucci. L'expression *in nome di discoprire* définit la particularité de la mission : une activité spécifique, l'une des modalités ou fonctions de la navigation, par opposition à d'autres voyages qui pourraient avoir un but politico-militaire ou commercial. « Découvrir » signifie d'emblée naviguer pour connaître et reconnaître.

L'emploi intransitif de *descubrir* est tout aussi fréquent dans le castillan de Colomb, qui naviguait « *siempre con intención de descubrir* » et qui parlait même de la découverte comme d'un « office », regrettant que son navire, trop lourd, fût mal adapté « *para el officio de descubrir* »¹⁷.

Ce qu'on peut dès lors appeler l'intransitivité de la découverte n'a donc rien d'« alambiqué » ni même d'inhabituel. Elle peut apparaître telle à l'historien s'il attribue simplement au verbe *découvrir* la signification qui lui est donnée de nos jours. Pour ceux qui *découvraient*, le verbe avait un sens technique, relevant du métier de la navigation et définissant les tâches que les commanditaires assignaient aux navigateurs. Une signification qui a donc aussi un versant officiel et politique : à la suite de son prédécesseur D. João II, c'est bien le choix d'une reprise du *descobrimiento* que fait D. Manuel, sur la route des Indes, à la recherche du Prêtre Jean – selon le nom légendaire que les Européens du Moyen Âge donnaient au Négus d'Éthiopie – et d'autres royaumes et peuples chrétiens, alors que ce choix avait été abandonné pendant une dizaine d'années, après le retour de Bartolomeu Dias, au profit d'un développement du commerce de Guinée et de Méditerranée. Tant et si bien que la distinction était officiellement faite entre le voyage de Gama de 1497-1499, qui n'était pas défini comme *viagem* mais comme *descobrimiento*, et celui de Cabral, en 1500, considéré comme le « premier voyage » vers les Indes¹⁸. Pourtant, comme d'autres sources le confirment, cette *découverte* – ou plutôt ce *descouvrement*, selon le mot français du XVI^e siècle traduisant bien mieux, comme en portugais et en castillan, la dynamique du voyage de découverte plutôt que son résultat – ne correspond aucunement, dans la langue de ses protagonistes, à l'idée de « Grandes Découvertes » qui a plus tard servi à désigner leurs exploits.

16 « Perché andamo i.nome di discoprire, e con tal comesione ci partimo di Lisbona, e non di cercare alcuno profitto, non c'inpaciamo di cercare la terra né in essa cercare alcuno profitto », troisième lettre manuscrite de Vespucci, 1502, *ibid.*, f. 55rb (p. 125).

17 C. Colón, *Los cuatro viajes. Testamento*, C. Varela éd., Madrid, Alianza Editorial, 2004, p. 152 (*primer viaje, Miércoles, 26 de Diziembre* [1492]).

18 J. Aubin, *Le Latin et l'Astrolabe*, III, ouvr. cité, p. 255-304.

2. Ne serait-ce qu'à titre général, la seule évocation du *descobrimento da India*, dans des sources antérieures ou contemporaines aux voyages de Christophe Colomb et de Vasco de Gama, suffit à démontrer que « découvrir » n'équivait pas à « trouver » un espace inconnu : personne ne doutait de l'existence de cette Inde qu'il s'agissait justement de rejoindre après que d'autres l'avaient fait par d'autres routes. « Découvrir l'Inde » revenait à l'atteindre, par une voie nouvelle, afin, surtout, de la reconnaître par soi-même¹⁹. C'était ainsi que Christophe Colomb avait conçu tout à la fois l'objectif et le résultat de sa mission : comme il l'affirmait dans le *Journal* de son premier voyage, il avait « descubierta las Indias », ce qui ne signifiait en aucun cas la *découverte* – au sens moderne – d'un nouveau continent, mais l'instauration d'une nouvelle route pour rejoindre la Chine de Marco Polo, d'une nouvelle « derrota de las Indias »²⁰. Dans sa lettre d'octobre 1498 aux Rois Catholiques, lorsqu'il dresse la liste des terres qu'il a conquises en leur nom, il mentionne notamment « une vaste partie de terre ferme, bien connue des Anciens, et qui n'est pas ignorée, contrairement à ce que disent les ambitieux ou les ignorants »²¹ : à ses propres yeux, hormis de nombreuses îles où aucun Européen n'avait navigué précédemment, Colomb n'avait rien *découvert* au sens moderne du terme, et certainement pas un nouveau continent ; contre ce qu'osaient affirmer certains de ses contemporains, il n'avait fait que rejoindre, explorer et reconnaître – bref : *descubrir* – des terres dont les Anciens connaissaient fort bien l'existence.

Du reste, les lettres rassemblées dans le Codex Vaglianti montrent que *scoprire* ou *discoprire* avait dans la langue toscane des marchands florentins de Lisbonne un sens essentiellement naval, voire cartographique. Après le retour de Vasco de Gama, l'un d'eux écrit que les Portugais, le long de l'Afrique, « ont découvert à peu près 1 800 lieues de terre nouvelle [...] au-delà de ce qu'ils avaient déjà découvert »²² : au fur et à mesure de leurs navigations, leur action consiste bien à *découvrir* une certaine distance de terres, c'est-à-dire tout simplement à y porter plus loin leur navigation le long des côtes. Les navigateurs « découvrent » la route des épices, qu'ils mesurent par le nombre de milles ou de lieues des côtes qu'ils « découvrent »

19 Dans la lettre de janvier 1500 par laquelle Manuel I^{er} octroie à Vasco de Gama le titre d'amiral des Indes, il apparaît que la nouveauté du « *descobrimento* » réside dans le fait d'avoir atteint l'Inde en contournant l'Afrique, « pays qui n'avait jamais été atteint par là ». Arquivos Nacionais Torre do Tombo, Lisbonne, *Livro dos Místicos*, I, f. 204, dans A. C. Teixeira de Aragão, *Vasco da Gama e a Vidigueira: estudo historico*, Lisbonne, Imprensa nacional, 1898, doc. 14, p. 224-225. Sur ce texte, voir S. Subrahmanyam, *Vasco de Gama*, ouvr. cité, p. 214-217.

20 C. Colón, ouvr. cité, p. 187 (*Lunes, 18 de hebrero* [1493]).

21 « [...] tanta parte de la tierra firme, de los antiguos muy cognosçida, y no ignota, com quieren dezir los embidiosos, ó ignorantes », *Raccolta di documenti e studi pubblicati dalla R. Commissione colombiana pel quarto centenario dalla scoperta dell'America*, Rome, 1894, I, II, p. 47.

22 Girolamo Sernigi, lettre de Lisbonne, 10 juillet 1499, *Codice Vaglianti*, f. 61r (p. 131) : « Scoprimo di terra nuova circa di leghe 1800 [...] fuora a quello che avevano scoperto ».

également²³. Tous ont conscience qu'en allant à Calicut ils ne font que rejoindre une route que des navigateurs et commerçants arabes pratiquaient depuis fort longtemps²⁴.

La « découverte de l'Inde » n'est pas autre chose que la reconnaissance d'une route que l'on savait déjà possible. Or Vespucci critiquait précisément les Portugais sur ce point, au moyen d'une glose portant sur le sens même du verbe *découvrir*. Dans une lettre écrite depuis Séville le 28 juillet 1500, au retour de son voyage sous pavillon castillan, il commente en ces termes le voyage de Vasco de Gama :

Je pense que Votre Magnificence aura eu information de ces nouvelles terres trouvées par la flotte que le roi de Portugal, il y a deux ans, a envoyé découvrir du côté de la Guinée : un voyage tel que celui-là, je ne l'appelle pas découvrir mais aller par le déjà découvert ; en effet, comme vous le verrez sur la carte, leur navigation suit continûment la terre à vue, et ils contournent toute la terre d'Afrique par sa partie australe, qui est une province dont parlent tous les auteurs de la cosmographie.²⁵

Le Florentin défend une conception de la découverte qui peut déjà paraître plus proche de celle qui va s'imposer par la suite, puisque l'inconnu y joue un rôle

- 23 Guido Detti écrit le 10 août 1499 : « Ô trovato arivato qui una nave di questo re di Portogallo che fu a discoprire le spezierie in conserva di tre altre navi di questo medesimo re, le qua' partinno, tute di conserva, già sono valichi 2 anni e anno discoperto di nuovo paese circa a leghe 4000 » ; *ibid.*, f. 68rb (p. 141-142).
- 24 Comme le montrent ces informations transmises par G. Detti : « Èvi infinite navi, e quivi è la propria fonda di tute le spezierie le qua' vengono di Levante. Le quali spezierie conducono con esse nave a uno stretto del cavo della Arabia dove mete i mare uno ramo del Mare Rosso [...] » ; *ibid.*, ff. 68rb-68va (p. 142). Les Florentins sont directement intéressés par cette nouvelle route en tant que marchands implantés à Lisbonne ; ils contribuent au premier chef à armer les flottes, à financer les voyages et à participer aux commerces contrôlés par les Portugais depuis plusieurs décennies. Cet intérêt économique est aussi politique, ou, pour mieux dire, géopolitique : les Florentins perçoivent immédiatement tout ce que les Vénitiens ont à perdre dans cette affaire, au même titre que leurs pourvoyeurs mamelouks. C'est ce que dit encore, parmi d'autres, Detti, qui imagine qu'après ce voyage de Vasco de Gama les Vénitiens n'auront plus qu'à « redevenir des pêcheurs » : « Faciàn conto el soldano n'abi una cativa nuova e che e' Veniziani, per perdersi e' trafichi di Levante, abino a tornare pescatori, perché veranno a pregio le spezierie per questa via, che loro non ne potranno condurre. » , f. 69vb (p. 144). Ce que perdront les Vénitiens, pense Detti, les Florentins pourront le récupérer, si tant est qu'ils réussissent à reprendre Pise et son port : « Stimasi, riavendosi Pixa, questo re farebe stapola in Porto Pisano, per eser la migliore scala d'Italia e a lui più comoda » (*ibid.*). La remarque est d'autant plus incisive qu'à cette époque (août 1499), Venise est le premier soutien des Pisans dans leur résistance contre les Florentins qui les assiègent.
- 25 « Credo Vostra Magnificenza arà inteso delle nuove terre ch'è trovato l'armata che due anni fa mandò e.re di Portogallo a discoprire alle parte di Ghinea: tal viaggio come quello, non lo chiamo io discoprire ma andare pel discoperto, perché, come vedrete per la figura, la loro navicazione è di continuo a vista di tera, e volgono tutta la terra de l'Africa e parte de l'austro, perch'è provincia dela quale parlano tutti li altori della cosmografia. » *Codice Vaglianti*, f. 47ra (p. 114).

primordial. Mais il revendique surtout une conception de la navigation que l'on peut qualifier de « colombienne » ou d'italo-castillane, qu'il oppose directement à la tradition maritime portugaise : à la suite de Christophe Colomb, Vespucci vient de traverser l'Atlantique et d'explorer plusieurs centaines de milles du continent sud-américain. Pourtant, pour lui non plus *découvrir* ne signifie toujours pas *trouver des terres inconnues*. Le verbe désigne encore l'une des modalités de la navigation, consistant à explorer des mers et des côtes dont on soupçonne ou dont on connaît déjà l'existence²⁶. À deux conditions, cependant : que les navires osent se lancer loin dans l'océan ; qu'ils ne se contentent pas de suivre les cartes établies à partir des *auctoritates* de la science géographique. Certes, Vespucci exagère quelque peu quand il affirme que « toutes les autorités de la cosmographie » évoquent la circumnavigation de l'Afrique²⁷. Il est vrai, en revanche, que la navigation des Portugais s'était fondée sur les informations et les conseils qu'ils avaient retirés de la meilleure cosmographie italienne du xv^e siècle : en particulier auprès du moine camaldule de Venise, Fra Mauro, en 1450, puis, une vingtaine d'années plus tard, auprès du savant florentin Paolo del Pozzo Toscanelli, pour qui le contournement de l'Afrique apparaissait comme une solution possible²⁸. Mais Vespucci défend surtout une idée de la *découverte* qui renverse le rapport entre l'ex-

26 Rares sont les spécialistes qui soulignent que le sens ancien du verbe résidait bien dans l'effort d'exploration. Citons toutefois João Franco Machado, qui avait relevé que « *Descobrir* não significava apenas *achar por acaso*. Era, antes, resultado de calculado *esforço de busca* de uma terra de cuja existência havia conhecimento prévio, ainda que vago ou erróneo. » F. Machado, « O conhecimento dos arquipélagos atlânticos no século XIV », dans *História da expansão portuguesa no Mundo*, A. Baião, H. Cidade et M. Múrias éd., vol. I, Lisbonne, Editorial Atica, 1937, p. 272-273 ; ainsi qu'Iaria Luzzana Caraci, qui a plus récemment signalé que le verbe indiquait dans les textes de cette époque « toute expérience à caractère exploratoire » : I. Luzzana Caraci, « *Per lasciare di me qualche fama* ». *Vita e viaggi di Amerigo Vespucci*, Rome, Viella, 2007, p. 142.

27 Ajoutons qu'il est injuste envers les Portugais, le contournement du cap de Bonne Espérance s'effectuant au prix de la *volta do largo*, consistant à s'éloigner loin vers l'ouest dans l'Océan pour éviter la bonace du golfe de Guinée et retrouver des vents beaucoup plus favorables menant en Afrique méridionale : c'est cette manœuvre devenue traditionnelle qui est probablement à l'origine du premier accostage portugais sur les côtes du Brésil.

28 Sur la mappemonde qu'il fabriqua à la demande expresse du roi D. Afonso V en 1455, Fra Mauro avait clairement mis en évidence la possibilité de rejoindre l'Asie par le contournement de l'Afrique. La lettre de Paolo del Pozzo Toscanelli était une réponse aux informations que le même Afonso V, en 1474, lui avait demandées concernant la meilleure route pour rejoindre les Indes. Si, comme on le sait, il conseilla de prendre la voie occidentale, qu'il estimait plus directe et surtout plus courte que la route africaine, il n'en considérait pas moins cette dernière – « par la Guinée » – comme une possibilité évidente. Voir H. Vignaud, *La lettre et la carte de Toscanelli sur la route des Indes par l'ouest adressées en 1474 au Portugais Fernam Martins et transmises plus tard à Christophe Colomb. Étude critique sur l'authenticité et la valeur de ces documents et sur les sources des idées cosmographiques de Colomb, suivie des divers textes de la lettre de 1474 avec traductions, annotations et fac-similé*, Paris, Leroux, 1901, p. 264.

périence de la navigation et la science établie : *découvrir* n'est pas suivre les indications des savants mais explorer de nouvelles voies qui conduisent justement au-delà de ce que connaissent déjà les « *altri* ». Reste que *découvrir*, pour tous, Portugais, Castillans ou Italiens, c'est essentiellement explorer et ouvrir une voie nouvelle²⁹.

3. On pourrait objecter que le choix des sources peut présenter un biais et orienter unilatéralement la signification du mot. Après tout, il n'est rien que de très normal que des textes rendant compte d'explorations utilisent *découvrir* au sens d'*explorer*. Mais le sens du mot reste-t-il le même dans des documents revendiquant explicitement la découverte d'une terre inconnue ?

Prenons le cas de cette pièce fondatrice de l'histoire du Brésil qu'est la *Lettre de Pêro Vaz de Caminha*, écrite sur place, entre fin avril et mai, par l'un des membres de la flotte de Cabral pour annoncer à D. Manuel son arrivée sur les côtes d'une « terre nouvelle ». La découverte ne s'y dit pas *descobrimto* (et encore moins *descoberta*, le substantif formé sur le participe passé n'apparaissant que bien plus tard), mais *achamento* (Vaz de Caminha annonce au roi l'« *achamento desta terra* »), nom constitué à partir du verbe *achar*, « trouver ». Quant à *descobrir*, le verbe, une fois de plus, signifie clairement explorer, afin de mieux connaître les lieux : le texte incite le roi à envoyer vers cette terre d'autres navires pour « l'explorer [*a descobrir*] et savoir sur elle plus que ce que nous avons pu savoir à présent »³⁰. Au vrai, le verbe est peu employé, contrairement à *achar* qui revient sans cesse et restera aussi le verbe clé de la lettre que D. Manuel enverra aux Rois Catholiques, une fois Cabral revenu, pour les tenir informés qu'il a cette fois-ci « trouvé » une nouvelle terre³¹.

29 C'est bien cette conception que l'on retrouve dans un autre passage de la lettre déjà citée de Guido Detti, lorsqu'il souligne la décision de D. Manuel de maintenir secrètes les cartes nautiques établies grâce à la navigation de Vasco da Gama. « Questo re à fato tórre tutte le carte da navicare sotto pena la vita e confiscazione de' loro beni, cioè tutte quelle che danno lume di questa costa, perché non si sappi quella gita overo l'andare a camino per quelle bande, acciò non vi si meta altra gente. Credo potrà ben fare, ma tuto s'ha a sapere e àvisi a metere ad andare de li altri navili », *Codice Vaglianti*, ff. 70va - 70vb. Empêcher que le trajet soit mis en lumière : la voie découverte doit certes être annoncée mais certainement pas retracée, décrite ou montrée. Detti exprime tout son scepticisme, dans la mesure où cette navigation sera nécessairement empruntée par bien d'autres navires.

30 « Senhor, posto que o Capitão-mor desta Vossa frota, e assim igualmente os outros capitães escrevam a Vossa Alteza dando notícias do achamento desta Vossa terra nova, que agora nesta navegação se achou, não deixarei de também eu dar minha conta disso a Vossa Alteza [...] E então o Capitão perguntou a todos e nos parecia bem mandar a nova do *achamento* desta terra a Vossa Alteza pelo navio dos mantimentos, *para a melhor a mandar descobrir* e saber dela mais do que nós agora podíamos saber, por irmos adiante na nossa viagem [...] ». *A carta de Pêro Vaz de Caminha : o descobrimento do Brasil*, Silvio Castro (introdução, atualização e notas), Porto Alegre (RS), L&PM, 1996, p. 76 et 85 (c'est moi qui souligne).

31 « O dito meu capitão com treze naos partio de Lixboa a 1x de Março do anno passado e nas outavas de Páscoa seguinte chegou a ùa terra que novamente descobrio, a que pôs nome Sancta Cruz;

Les récits des explorateurs réservaient donc à la *découverte* un sens très technique. Or ces derniers avaient eux-mêmes reçu ce terme de la langue militaire, comme le montrent les sources issues de la guerre que les Portugais menaient contre les « Maures » au Maroc. Le texte qui l'utilise le plus fréquemment au xv^e siècle est la *Crónica do Conde D. Pedro de Meneses* de l'humaniste et chroniqueur royal Gomes Eanes de Zurara (1464-1468) qui relate la « guerre sainte » des Portugais en Afrique du Nord³². Celui qui « découvre » y est l'éclaireur, le soldat que l'on envoie reconnaître les lieux avant une attaque ou une invasion³³. *Découvrir* correspondait simplement à l'une des actions indispensables à toute *conquête* militaire et n'avait que peu de rapports avec une quête désintéressée de l'inconnu. On peut du reste remarquer qu'en français aussi *découverte* a longtemps été un « terme de guerre et de mer », selon les mots de Littré : « aller à la découverte, aller en avant d'une armée navale ou de terre pour trouver l'ennemi, reconnaître ses forces et savoir la route qu'il tient »³⁴. Dans le *Dictionnaire de l'ancienne langue française* établi par Godefroy, le seul sens de *descouvrir* qui soit mis en relation avec les navigations est « parcourir pour voir, pour éclairer » ; quant au *descouvreur*, il n'est autre que l'éclaireur, ou l'avant-coureur, en contexte militaire.

Le primat du sens militaire du verbe *descobrir* dans le portugais du xv^e siècle ne doit pas être sous-estimé. Il reflète, dans le domaine linguistique, ce fait historique d'importance majeure : ce qu'on a pris l'habitude de désigner comme les *Découvertes* portugaises en Afrique a pendant longtemps été une croisade contre les ennemis infidèles, une guerre sainte menée dans le but de conquérir le Maroc. C'était le cas à l'époque de l'Infant Enrique (Henri le Navigateur) ; ça l'est resté encore lorsque la *découverte* des côtes africaines, sous João II et plus encore sous Manuel I^{er}, avait pour principal objectif de rejoindre le royaume chrétien du Prêtre Jean, de manière à prendre le monde islamique en étau. Le but des navigations por-

em que achou as gentes nuas como na primeira inocência, mansas e pacíficas; a qual pareceo que Nosso Senhor milagrosamente quis que se achasse, porque é mui conviniente e necessária à navegação da Índia, porque ali corregeo suas naos e tomou água; e polo caminho grande que tinha pera andar nom se deteve pera se enformar das cousas da dita terra, somente dali me enviou um navio a me notificar como a achara, e fez-se a caminho, via do Cabo de Boa Esperança.» Lettre citée par L. F. F. R. Thomaz, « D. Manuel a Índia e o Brasil », *Revista de História*, 161, 2009, p. 44.

- 32 L'application en ligne « Corpus do português », <http://www.corpusdoportugues.org>, permet des interrogations lexicographiques et des comparaisons d'occurrences d'ouvrages portugais anciens qui laissent peu de doutes sur le sens dominant qu'avait le terme au xv^e siècle.
- 33 Seul le verbe semble d'usage fréquent, le terme *descobrimento* restant quasiment inexistant au xv^e siècle, alors qu'il deviendra d'usage massif au siècle suivant. Remarquons par ailleurs qu'une autre chronique importante de Zurara, la soi-disant *Crónica do Descobrimento e Conquista da Guiné* – principal document retraçant les gestes de l'infant Dom Henrique (Henri le Navigateur) – ne reçut ce titre que tardivement et s'intitulait en réalité *Crónica na qual som scriptos todollos feitos notavees que se passarom na conquista de Guínee* (1453).
- 34 É. Littré, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, s. v. « découverte ».

tugaises n'était pas d'explorer de nouvelles terres ni même de trouver une nouvelle route des épices, mais de frayer le chemin qui permettrait de prendre les « Maures » à revers, dans une logique qui restait avant tout celle de la croisade, relancée tout particulièrement par un D. Manuel imbu – tout comme Colomb d'ailleurs – d'idées messianiques³⁵. De la même manière que les navigations armées des Croisés se sont transformées en navigations d'explorations et de conquêtes de terres nouvelles, le mot *découverte*, qui désignait le repérage des forces ennemies, s'est émancipé du seul champ de la guerre navale pour désigner l'exploration maritime, et enfin, plus tard seulement, le fait d'avoir trouvé – *achado, hallado* – et conquis des terres jusqu'alors inconnues.

Certes, on rencontre à l'occasion, dans les sources et la littérature de voyages du tournant du xvi^e siècle, ce dernier sens, plus moderne, en vertu duquel, par métonymie, le terme en vient à désigner l'un des résultats possibles de l'activité qu'il dénote au premier chef. Mais pendant longtemps encore ce dernier sens demeure minoritaire. Ainsi, chez l'un des principaux historiographes des *découvertes* portugaises, Fernão Lopes de Castanheda, le sens ancien continue à dominer très nettement. Dès les deux premières pages de son *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses* parue en 1551, sur pas moins de onze occurrences de *descobrimento* ou *descobrir*, une seule d'entre elles peut éventuellement signifier ce que nous appelons aujourd'hui *découvrir*³⁶. Les rois João II et Manuel ont envoyé *découvrir* « l'Inde », « la côte de Guinée », « le Prêtre Jean des Indes », et l'ensemble de ce *descobrimento* se fait en partie *per mar*, en partie *por terra* ; seule la mention de la découverte par Dias du Cap de Bonne Espérance, *aquel muyto grande e espan-toso cabo dos antigos não conhecido*, peut laisser penser qu'un sens nouveau apparaît dans le passage – mais il s'agirait alors d'un glissement à partir du sens premier, qui reste omniprésent³⁷. Quelques années plus tard, le *Tratado dos descobrimentos* d'Antonio Galvão, qui paraît à Lisbonne en 1563, n'accorde aucun privilège aux découvertes portugaises et espagnoles et établit au contraire une continuité, sur la très longue durée, des voyages, navigations et explorations de tous ordres – tel est le sens particulièrement vaste qu'il donne au mot *descobrimentos* – effectués depuis la

35 Sur l'ensemble de ces questions, voir surtout les travaux de J. Aubin et de L. F. F. R. Thomaz ; de ce dernier, tout particulièrement « Le Portugal et l'Afrique au xv^e siècle : les débuts de l'expansion », *Arquivos do Centro Cultural Português*, 26, 1989, p. 61-256, ainsi que les textes réunis dans *De Ceuta a Timor*, ouvr. cité.

36 F. L. de Castanheda, *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*, Livro I e II, P. de Azevedo éd., Coimbra, 1924, p. 5-6.

37 De cette seule occurrence, isolée parmi tant d'autres, S. E. Morison, citant le texte de Castanheda, déduisait que le sens moderne existait bel et bien au xvi^e siècle : il nous apparaît à l'inverse bien plus frappant que cette acception reste à ce point minoritaire en 1551 encore (S. E. Morison, *Portuguese Voyages to America in the Fifteenth Century*, Cambridge, Harvard University Press, 1940, p. 9-10).

plus haute Antiquité jusqu'en 1550³⁸. C'est là un parti pris qui avait en quelque sorte été préparé par le Vénitien Giovan Battista Ramusio dans ses *Navigazioni e viaggi* publiées de 1550 à 1559 : dans cette somme qui, comme son titre l'indique, mettait beaucoup plus en valeur les entreprises d'exploration en tous genres que les seules *Découvertes* au sens moderne du terme, un intérêt particulier était accordé tant aux Grecs ou aux Carthaginois des temps antiques qu'aux Vénitiens du Moyen Âge qui, longtemps avant les Portugais et les Espagnols, avaient entrepris des *discoprimenti* tout aussi dignes d'intérêt³⁹. Il s'agit là d'un texte où le verbe *découvrir*, régulièrement employé dans un sens déjà moderne, garde une amplitude sémantique particulièrement large, recouvrant l'ensemble des expériences des *navigations* et *voyages*.

L'étude des usages des mots de la *découverte* nous permet d'ores et déjà de retirer deux enseignements utiles. Omniprésent dans les sources, le verbe *découvrir* y désigne le métier des explorateurs et les missions que leur confient des souverains qui ont décidé de mettre tout en œuvre pour atteindre les Indes par une voie qui leur sera propre. Pour des raisons tout à la fois sémantiques et historiques, *découvrir* ne sert pas à signifier que l'on a trouvé des terres inconnues, et lorsque le verbe en vient à acquérir ce sens, c'est en quelque sorte de surcroît, en tant qu'effet de l'exploration. Parler d'un âge des *découvertes* est plus que légitime si l'on conserve au terme ce sens propre et qu'on le réserve à des politiques volontaristes de navigation au long cours et de recherche de nouvelles routes vers les terres asiatiques.

Mais – deuxième enseignement – il faut aussi prendre acte du fait que l'un des effets de ces politiques et de ces entreprises fut justement de modifier, d'abord insensiblement puis, sur le long terme, de façon décisive, ce qu'en vint à désigner la *découverte* – à savoir un résultat, particulièrement important du point de vue cognitif et épistémologique, atteint au cours d'un processus de recherche. Si tel est bien le cas, il nous faut alors convenir que les fameuses *Grandes Découvertes* se trouvent en partie confortées en tant que marqueurs de la « Modernité » européenne et qu'il restera longtemps encore difficile d'« en finir » avec elles, en dépit de l'ethnocentrisme dont elles témoignent. Reste cependant à préciser quand, et

38 A. Galvão, *Tratado dos Descobrimentos*, Visconde de Lagoa éd., Porto, Livraria Civilização editora, 1944. Remarquons que le titre original de l'œuvre n'était pas celui qui s'est imposé plus tardivement : *Tratado [...] dos diversos & desvayrados caminhos por onde nos tempos passados a pimenta & especaria veyo da India às nossa partes, & assi de todos os descobrimentos antigos & modernos, que são feitos até a era de mil & quinhentos & cincoenta*, où l'on voit que le mot *descobrimentos* ne fait que compléter celui de *caminhos*.

39 G.B. Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, M. Milanese éd., 6 vol., Turin, Einaudi, 1978-1988. Voir R. Descendre et F. Lejosne, « Giovanni Battista Ramusio et la "conférence" des récits : Anciens et Modernes dans les *Navigazioni e viaggi* », dans *Le présent fabriqué (Espagne-Italie, xv^e-xvii^e siècles)*, P. Civil, F. Crémoux, J.-L. Fournel et C. Lucas éd., Paris, Classiques Garnier, à paraître en 2016.

surtout dans quels textes et contextes le sens moderne du verbe *découvrir* acquiert une importance telle qu'il en vient à supplanter le sens ancien.

L'hypothèse qui est la mienne, et qu'il me faudra étayer dans le prochain volet de ce travail, est la suivante : ce sens moderne commence à voir le jour à la faveur des contentieux opposant, à partir du dernier tiers du xv^e siècle, les Couronnes de Portugal et de Castille au sujet de leurs navigations respectives et tout particulièrement dans les textes qui ont vocation à les régler. C'est en effet dans ce cadre précis que la *découverte* comme activité cède le pas à la *découverte* comme titre de propriété et de conquête – c'est-à-dire au mot qui a finalement traduit la notion juridique d'*inventio*. Autrement dit, non seulement l'usage et le sens pris ensuite par le mot n'ont été fixés qu'après les événements dont il devint l'antonomase, mais une telle évolution aurait été particulièrement favorisée par le processus politico-juridique qu'ils ont enclenché. Une origine politique, donc, de la fixation du sens moderne de la *découverte*. Si tant est qu'elle soit juste, une telle hypothèse pourrait avoir quelque incidence sur l'histoire des savoirs et de l'épistémologie modernes.